

Bulletin d'histoire politique

Introduction: Regards sur les intellectuels québécois

Michel Sarra-Bournet



Volume 3, numéro 1, automne 1994

Les intellectuels et la politique dans le Québec contemporain. Actes du colloque du 20 mai 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sarra-Bournet, M. (1994). Introduction: Regards sur les intellectuels québécois. *Bulletin d'histoire politique*, 3(1), 11–14. <https://doi.org/10.7202/1063442ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

INTRODUCTION: REGARDS SUR LES INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS

Michel Sarra-Bournet

École nationale d'administration publique

Après avoir régné en maître lors de la modernisation du Québec, l'intellectuel semble aujourd'hui s'être replié dans une neutralité qui lui sied mal. Retour en arrière? Néo-conservatisme? Post-modernisme? Rectitude politique? Embourgeoisement de la *génération lyrique*? Ou fin du politique? Les réponses résident peut-être dans un examen attentif de l'évolution du rapport entre intellectuels et politique. Mais encore faut-il définir ce qu'est un intellectuel et ce qu'on entend par politique.

La démarche de ce colloque était avant tout exploratoire et entendait exploiter la richesse des expériences qu'ont pu vivre des contemporains, dans une société qui a connu un rythme d'évolution comparativement rapide depuis un demi-siècle, et qui évolue toujours. Les organisateurs ont volontairement été peu directifs, laissant aux participants le soin d'orienter leur communication à leur guise. Trois participants (Angers, Parenteau et Latouche) ont été expressément invités à donner leur témoignage, mais y sont parfois allés de leur propre analyse. L'inverse est également vrai de certains analystes. Il en résulte des feux croisés qui n'éclairent pas entièrement le sujet, mais en révèlent des angles particuliers. C'est autant de matériaux pour l'histoire intellectuelle du Québec.

Gilles Paquet présente les années 1950 comme une époque de bouillonnement, une période privilégiée entre l'attentisme des années 1930 et l'éclatement postmoderne. Il insiste sur l'évolution de facteurs structurels qui ont amené un changement parallèle et progressif des modes de vie et des mentalités dans la population. Il souligne, sans doute pour faire contrepoids, qu'avant la révolution tranquille, toutes les enfances n'étaient pas «à l'eau bénite», et tous les intellectuels n'étaient pas des contestataires.

Le texte d'**Yvan Lamonde** situe les intellectuels des années 1950 par rapport à ceux qui les ont précédés. Les intellectuels québécois ne se sont pas reconnus comme tels avant les années 1930. La laïcisation de la pensée

a fait d'eux des êtres individuels. Dans les années 1940, l'engagement devint un élément essentiel de leur vision et Duplessis, leur principal repoussoir. Dans les années 1950, ils ont vécu les risques de l'engagement politique. Ils se sont battus pour la liberté d'expression, pour la séparation de l'Église et de l'État et contre l'anti-intellectualisme québécois, un trait culturel très nord-américain. Par contre, ils ont bénéficié d'une multiplication des tribunes.

François-Albert Angers retient que le bipartisme dont nous avons hérité avec le système parlementaire britannique encadrait la liberté d'expression dans les années 1950: la liberté de parole pouvait s'exercer à l'intérieur des cadres étroits du discours partisan. Comme Henri Bourassa en son temps, les dissidents étaient mal vus à l'époque duplessiste. La démarche intellectuelle de M. Angers, qu'il ne cherche pas à ériger en principe d'application générale, est la recherche de la vérité et du bien public. Pour lui, cela est incompatible avec la politique partisane. Malgré toutes ces nuances, il a travaillé pour le bien commun des Canadiens français. Son engagement nationaliste ne s'est jamais démenti.

Reprenant le thème qu'il avait développé il y a plus de trente ans¹, **Michael Oliver** a cherché les leçons que l'on peut tirer aujourd'hui des relations entre les intellectuels et Duplessis. Comme Trudeau, il célèbre ceux qui ont combattu «le chef» au nom de valeurs universelles. Toutefois, dans une courte mais excellente démonstration, il renvoie dos à dos les intellectuels, fédéralistes comme nationalistes, qui ont souvent défendu les intérêts d'une classe ou un intérêt national sous le couvert d'un débat de principes. Il termine par une critique de Julien Benda (*La trahison des clercs*) à qui il reproche une vision désincarnée de l'intellectuel, qui ne fait aucune place à leurs identités multiples. Il en appelle à plus de tolérance et de respect des différences de la part des intellectuels qui devraient, par ailleurs, annoncer leurs couleurs.

Hubert Guindon met l'accent sur les relations entre l'État et la société, car c'est à ce niveau que la révolution tranquille a eu le plus d'impact. La croissance fébrile de l'État a mis fin à l'omniprésence de l'Église, mais cela n'était pas prévu. Il enchaîne ensuite avec une autre conséquence imprévue, qui a dominé la seconde partie de la décennie: la remise en cause du cadre politique canadien. Son argument renverse l'équation référendaire: le régime fédéral a-t-il le consentement de la population québécoise? Cela dit, il est pessimiste quant au dénouement de la question nationale.

Roland Parenteau définit l'intellectuel comme un individu capable d'une vision critique de la société et qui propose soit le changement, soit la

continuité. Cela exclut le «technicien», mais aussi l'intellectuel qui travaille au sein des organismes de l'État et qui ne peut exercer son sens critique. Les années 1960 ont été une période exceptionnelle où les intellectuels ont exercé beaucoup d'influence auprès du gouvernement du Québec et ont modéré d'autant leur critique à leur endroit. Leur action s'est faite sentir à trois niveaux: celui de la théorie ou des valeurs, celui de la conception et celui de la gestion, à travers divers organismes. Une fois «le charme rompu», les intellectuels ont repris de chemin de la critique du pouvoir.

Pour sa part, **Alain-G. Gagnon** s'intéresse aux structures plutôt qu'aux individus. Il avance que c'est suite à leur exclusion des réseaux pan-canadiens que les francophones du Québec ont créé leurs propres réseaux. Sa communication décrit l'institutionnalisation des sciences sociales au Québec. Les spécialistes en science sociales sont devenus actifs au sein de commissions d'enquête, de revues, d'organismes gouvernementaux de recherche, etc. Leur capacité d'ouverture sur le monde a été renforcée par la diversification des sources de leur formation universitaire, mais en revanche, les intellectuels québécois étaient prisonniers de cadres théoriques empruntés de l'étranger.

La communication d'**Andrée Fortin** est tirée d'une étude des revues littéraires et d'idées au Québec qui s'étend depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours. Pour elle, l'intellectuel a joué un rôle central dans la modernité au Québec, en tant qu'expert, militant et savant. Son retrait du monde politique est un signe de la post-modernité, de l'éclatement des projets collectifs en de multiples projets personnels.

Dans sa présentation des années 1970 et 1980, **Michel Sarra-Bournet** explore certains des facteurs qui pourraient expliquer cette retraite — peut-être anticipée — des intellectuels. Il émet l'espoir que sous une forme ou sous une autre, ils reprendront du service au nom de l'équilibre social.

L'intervention de **Daniel Latouche** tient à la fois de l'analyse et du témoignage. D'une part, il fait un survol historique de la relation entre les intellectuels et le Parti Québécois. Revenant à son expérience personnelle, son propos se veut un «mode d'emploi pour conseiller du Prince» dans lequel il décrit la distance qui existe entre le mode de fonctionnement du politicien et celui de l'intellectuel. Soulignant cette capacité particulière qu'a l'intellectuel de réfléchir sur son propre rôle social, il se fait provocateur en lançant qu'il n'y a eu que très peu d'intellectuels dans l'histoire du Québec.

Marcel Fournier lève le voile sur un épisode peu étudié de l'histoire intellectuelle au Québec, celui de la contestation étudiante. Les étudiants

universitaires sont les intellectuels de leur génération, mais leur action politique n'est pas que le reflet de leur condition. Elle exprime aussi celle de la jeunesse dans son ensemble et de toute la société. Le tournant des années 1970 était une période d'expérimentation et d'échecs au Québec. Il n'empêche que depuis, les sociologues ont commencé à regarder la jeunesse comme catégorie sociale ou comme objet d'étude.

Finalement, c'est dans un style pamphlétaire que **Pierre Milot** s'en prend aux essais littéraires que Jean Larose et François Ricard ont publiés au cours des dernières années. Il soulève un enjeu ancien, toujours d'actualité, qui illustre que bien des luttes se font maintenant au sein des réseaux privés. En l'occurrence, il s'agit de maisons d'éditions.

Il appartient à **Robert Comeau** de chercher les liens entre ces nombreuses interventions et d'en tirer des leçons pour l'avenir, tant au niveau de l'action des intellectuels que de l'étude qu'on en fera.

* * *

Comment l'intellectuel peut-il appliquer son savoir sans s'impliquer dans la société? Comment l'intellectuel peut-il s'engager sans trahir son indépendance intellectuelle? De tout temps, les intellectuels se sont posé ces questions. Et leurs réponses ont varié dans l'histoire. Mais laissons aux témoins et aux spécialistes, qui seront toujours un peu les deux à la fois, débattre de ces questions.

Note

1. Michael Oliver, «Duplessis and Quebec's Intellectuals», *Canadian Forum* (June 1958), 55-57.